Actualité, événement et histoire dans *L'Été 80*, de Marguerite Duras

Florence de Chalonge

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/337>

DOI : 10.4000/elh.337

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2013

Pagination : 57-64

ISBN : 978-2-35698-065-6

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Florence de Chalonge, « Actualité, événement et histoire dans *L'Été 80*, de Marguerite Duras », *Écrire l'histoire* [En ligne], 12 | 2013, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/337> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.337>

Actualité, événement et histoire dans *L'Été 80*, de Marguerite Duras

L'Été 80 est une œuvre de commande. Il s'agissait pour Marguerite Duras de répondre au défi lancé par Serge July, le directeur de *Libération*, de donner au journal une chronique régulière. L'écriture devait prendre pour sujet une « actualité parallèle » à l'« actualité politique¹ », celle qui était occasionnée par les menus faits qui auraient attiré l'attention de l'écrivain. Si chaque mercredi, du 16 juillet au 17 septembre 1980, par dix fois, Marguerite Duras a livré au lecteur ce qu'elle décrit après coup comme « un égarement dans le réel » (*Été*, 8), la place tenue par l'actualité politique y est en fait importante. *L'Été 80*, c'est aussi le boycott des jeux Olympiques de Moscou,

la mort du chah d'Iran et l'attentat fasciste de la gare de Bologne. Mais soudainement, à la sixième chronique, le déclenchement de la grève de Gdansk déjoue le projet d'une consignation patiente et réglée des nouvelles du monde.

Dans ce livre qui aura permis à son auteur de découvrir que, « pour parler du monde », « le texte de fiction » est sans doute « trop limité² », reconnaître Gdansk comme un événement a paradoxalement affaibli son historicité. À partir de cette chronique, Duras ne suit plus l'histoire en marche, car, sitôt désigné, l'événement, rejeté par elle dans le passé, n'infuse plus le présent. Quant à sa reprise douze ans plus tard dans *Yann Andréa*

Florence de Chalonge, université Lille-III.

1. Marguerite Duras, *L'Été 80*, Minuit, 1980, p. 7 (désormais abrégé *Été*, suivi du numéro de page). Le volume qui réunit ces dix chroniques est en librairie à l'automne, au mois de novembre. Sur sa genèse et sa réception, voir *L'Été 80*, éd. par F. de Chalonge, dans Marguerite Duras, *Œuvres complètes*, éd. par Gilles Philippe, Gallimard (La Pléiade), t. III, à paraître (avril 2014).
2. Jean Pierre Ceton, *Entretiens avec Marguerite Duras*, François Bourin Éditeur, 2012, p. 61. Les entretiens ont été enregistrés en 1980 pour *France Culture*.

Steiner, elle conduit l'auteur à le marquer au sceau de sa vision tragique de l'histoire.

« Un journal de la mer et du temps »

En 1980, ce n'est pas la première fois que Marguerite Duras écrit pour la presse. À la lecture d'*Outside*, le recueil d'articles qu'elle fait paraître en 1981, on mesure combien les années 1957-1968 ont en la matière été prolifiques. Au fil de ses « papiers d'un jour³ », comme les appelle Duras, celle qui devient la collaboratrice régulière de *France-Observateur* (puis, en 1965, du *Nouvel Observateur*), ainsi que de *Vogue*, a cherché à faire œuvre de moraliste. « Tout journaliste est un moraliste », affirme-t-elle, car il est celui qui « regarde le monde [...], le surveille de très près chaque jour, [...] le donne à voir, [...] à revoir », tout en s'étant débarrassé du préjugé qui consiste à croire « l'objectivité possible de la relation d'un événement⁴ ». Duras n'appartient pas cependant à la catégorie des écrivains « prudents⁵ », pour reprendre le mot de Louis

Van Delft, puisqu'à l'écriture journalistique elle attribue deux vocations. La première renvoie à la contestation : il s'agit pour elle de « dénoncer l'intolérable d'une injustice de quelque ordre qu'elle soit » : le climat délétère de la guerre d'Algérie à Paris au début des années 1960 lui donne l'occasion de brosser quelques caustiques scènes de genre (« Les fleurs de l'Algérien », « Racisme à Paris », « Les deux ghettos »⁶). La seconde, transgressive, la conduit à s'intéresser à « l'amour quand il devient fou, quand il quitte la prudence et [...] se perd là où il trouve, vers le crime, le déshonneur, l'indignité⁷ ». Devant le fou d'amour se lèvent l'« imbécillité judiciaire et la société [qui] se permettent de juger [...] de la nature, comme ils jugeraient l'orage, le feu⁸ ». Parmi ces faits divers, on découvre l'enlèvement d'une enfant de douze ans par un père de famille amoureux d'elle qui se suicide à son arrestation⁹.

Chronique d'une saison, *L'Été 80* brasse le quotidien, y compris dans sa réalité climatique.

3. Marguerite Duras, « Avant-propos » (daté du 6 nov. 1980), dans *Outside. Papiers d'un jour* [1981], Gallimard (Folio), 1995.

4. *Ibid.*, p. 7.

5. « Les moralistes sont en effet, et cela depuis l'Antiquité, des écrivains "prudents" : leur but, on le sait, est d'acheminer leurs lecteurs au "port" du bonheur. » Dans Louis Van Delft, *Les Spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 9.

6. Marguerite Duras, « Avant-propos », dans *Outside...*, p. 8 ; pour les articles, respectivement p. 13-14, p. 87-89, p. 182-197.

7. *Ibid.*, p. 8.

8. *Ibid.*

9. « Histoire de Nadine d'Orange kidnappée puis rendue saine et sauve par son ravisseur », *France-Observateur*, 12 octobre 1961 ; repris sous le titre « Nadine d'Orange » dans *Outside...*, p. 125-134.

Installée dans l'« espèce de belvédère¹⁰ » qu'est son appartement des Roches Noires, situé au-dessus des plages de Trouville, l'écrivain nous donne des nouvelles du temps qu'il fait dans ce « mauvais été de 1980¹¹ ». Ce « journal de la mer et du temps¹² », comme Duras aimera dénommer son livre, s'accompagne d'anecdotes choisies, typiques de la vie balnéaire. On y découvre les « trois cent mille habitants du complexe Trouville-Deauville relégués dans l'été de la pluie » ou avachis sur le sable, le soleil revenu, avec, persifle la chroniqueuse, « un quotient d'intelligence inférieur » à toute population qui serait « en train d'adorer [ses] dieux ou [ses] morts il y a dix mille ans » (*Été*, 30). On voit que *L'Été 80* nourrit les penchants de l'auteur pour les féroces exercices de *sociographie* qu'elle pratique aux dépens de ses contemporains.

Dans ce kaléidoscope où miroitent les petits usages dépressifs des vacances à la mer, on distingue bientôt, tels deux points au loin sur la plage, un « enfant aux yeux gris » et une « jeune monitrice » de colonie (*Été*, 69, 26). Ces deux-là ne sont pas là par hasard. Dès la première chronique, l'écrivain ne résiste pas au plaisir d'introduire au cœur de l'été les personnages d'une histoire qui va

transcender ce présent immédiat dont elle taille semaine après semaine les morceaux de réel. Il s'agit de l'une de ces histoires qu'invariablement elle raconte, celle d'un amour impossible, vécu cette fois entre une jeune fille et un enfant : « peut-être la plus belle [histoire d'amour] que j'aie écrite¹³ », veut croire l'auteur à l'automne de 1980. Avant leur séparation à la fin de l'été, la jeune fille donnera rendez-vous à l'enfant : « lorsqu'il aura dix-huit ans », le « 30 juillet, minuit, il pourra venir, [...] elle y sera » (*Été*, 36-37), écrit-elle sur une carte postale qu'elle lui remet. Les dix-huit ans de l'enfant nous transportent en 1992, date à laquelle Marguerite Duras publie *Yann Andréa Steiner*, qui reprend cette histoire d'amour. Nous y reviendrons.

« Une chronique journalistique »

« Je ne l'aurais pas écrit si ça n'avait pas eu lieu », assure Duras qui, jour après jour, aura scruté le ciel, la mer, vu passer les colonies de vacances « sous [ses] fenêtres, dans un désordre incroyable¹⁴ », parcouru la ville en plein été – puisque comme « [o]n marche, on écrit » (*Été*, 9) –, et fait de frêles silhouettes arpentant la plage ses personnages. Aussi lorsqu'il est question

10. « Interview du 11 avril 1981 », dans *Marguerite Duras à Montréal* [1981], textes réunis et présentés par Suzanne Lamy et André Roy, Malakoff, Solin-Spirale, 1984, nouv. éd., p. 47.

11. Marguerite Duras, *La Vie matérielle. Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour* [1987], Gallimard (Folio), 1994, p. 13.

12. *Ibid.*

13. Jean Pierre Ceton, *op. cit.*, p. 59.

14. « Interview du 11 avril 1981 », dans *Marguerite Duras à Montréal*, p. 48.

de « chronique journalistique¹⁵ », c'est devant l'inconnu de « l'actualité des faits » que l'écrivain se met aux aguets : on apprend que cette activité l'a obligée « trois jours par semaine, douze heures par jour », à demeurer « dans l'absolue incertitude » de ce que « les journaux, la TV, la radio, etc. » allait proposer : « C'était tuant, éreintant. Mais c'était exaltant¹⁶ », ajoute-t-elle.

Cet été 80, l'actualité de Marguerite Duras livrée au lecteur, c'est le fait divers crapuleux (l'enlèvement de Maury-Larivière, vice-président du CNPF), l'attentat terroriste meurtrier (la bombe posée par les néofascistes à la gare de Bologne), la mort et l'enterrement du chah d'Iran au Caire. Au plus long cours, ce sont les jeux Olympiques de Moscou, la famine qui sévit en Ouganda. Dans cette restitution de l'actualité, Duras laisse d'autant plus parler l'émotion qu'elle retient le jugement. Ainsi que le dit Claude Burgelin, « la basse continue de son propos politico-historique » est, dans toute son œuvre, l'indignation ou la révolte contre les « figures d'oppression¹⁷ », et en tout premier lieu contre ceux qu'elle nomme les « chiens de l'histoire¹⁸ »,

c'est-à-dire en France le Parti communiste. Dans *L'Été 80*, une sorte de rage froide étreint celle qui aurait voulu qu'on boycotte les Jeux de Moscou quand l'Union soviétique est engagée dans une guerre d'occupation en Afghanistan et installe de nouveaux missiles en Europe de l'Est.

Si comme toute bonne chroniqueuse, Duras témoigne et commente, elle s'interdit toutefois d'élaborer une véritable pensée critique. Alors que devant les images télévisées de l'Ouganda, elle fait de cette « humanité », emportée dans le « voyage de la faim », celle dont « les pleurs ont disparu. La peur a disparu. Le rire », la « dernière apparence de l'homme, son dernier état » (*Été*, 44), elle conclut en disant :

Si je pense quelque chose, j'ignore quoi, je suis incapable de l'énoncer. Je vois. (*Été*, 46)

Duras voyante, pythie – souvent moquée ou vilipendée pour ses oracles, ceux-là¹⁹ mêmes que *Libération* saura transformer en scoop lors de l'affaire Grégory en 1985 –, donne, comme il se doit, à ses visions une profondeur temporelle. Le présent de Marguerite

15. *Ibid.*

16. « Conférence de presse du 8 avril 1981 », dans *Marguerite Duras à Montréal*, p. 22.

17. Claude Burgelin, « Duras témoin de l'histoire », dans Jean-François Chiantaretto (dir.), *L'Écriture de soi peut-elle dire l'histoire ?*, BPI, 2002, p. 203.

18. Marguerite Duras, « Les chiens de l'histoire » [1986], *Le Monde extérieur. Outside II*, textes rassemblés par Christiane Blot-Labarrère, P.O.L, 1993, p. 62-65.

19. L'article de Duras qui paraît dans *Libération* sous le titre de la rédaction « Sublime, forcément sublime Christine V. » (c'est la dernière phrase remaniée de l'article), le 17 juillet 1985, établissait la culpabilité de la mère de l'enfant assassiné, sans toutefois que l'auteur ne la condamne : « Dès que je vois la maison, je crie que le crime a existé. C'est ce que je vois. C'est au-delà de la raison », écrit celle qui précise n'avoir jamais rencontré la jeune inculpée.

Duras n'est pas celui d'une actualité brûlante dont elle se ferait le reporter : les femmes et les enfants affamés d'Ouganda la renvoient inmanquablement aux « déportés » des camps nazis :

[D]ans le sac de la peau le même squelette, les mêmes mains, le même visage, plus rien que ce résidu dernier dans son abstraction la plus avancée, la vie [...]. (*Été*, 45)

De la même manière, le scandale des jeux Olympiques de 1980 à Moscou ne prend sens pour elle que doublé d'une dimension historique :

Les images vivantes de la clôture des J.O. rappellent les ensembles mussoliniens et hitlériens des J.O. de Munich en 1936, la masse humaine est déjà celle des bilans de guerre, des goulags. (*Été*, 37)

L'auteur cherche dans l'actualité l'événement, celui qui fait date : 1980 comme 1936 ; à moins que ce soit 1980 comme 1938 : « On comprendra dans quelques années qu'on a vécu en août 1980 le Munich de septembre 1938. Les Jeux de Moscou ont consacré la cession de l'Afghanistan aux Soviétiques comme l'entrevue de Munich a imposé aux Tchèques de donner la province sudète à Hitler. [...] la similitude est atroce » (*Été*, 37-38), poursuit l'écrivain, avec l'idée que les démocraties une fois de plus capitulent. La démonstration de force des Soviétiques, cette « occupation par les J.O. de l'espace télévisé », signifie pour elle « le règne prospère et définitif de la Russie soviétique

sur le continent européen » (*Été*, 38), tristement animé par l'esprit de Munich. Dans cette vision politique, la fin de l'histoire menace, voire est souhaitée par Duras comme une *tabula rasa* qu'elle croit indispensable à la possibilité d'un quelconque avenir : on se souvient de l'incantation proférée en 1977 par les personnages du *Camion* :

Que-le-monde-aille-à-sa-perte-c'est-la-seule-politique...²⁰

On sait que l'histoire donnera tort à l'écrivain, mais il faut surtout remarquer qu'ici Marguerite Duras – par ailleurs toujours séduite par la force de la jeunesse – écrit moins au présent qu'à partir de sa propre histoire. Du crime nazi à la domination soviétique sur l'Est, du goulag à la guerre, sa vision politique est celle d'une femme qui, en mai 1945, assiste au retour d'Allemagne de son mari, Robert Antelme, déporté politique (« dans ma chambre à Paris pendant dix-sept jours d'agonie », lit-on [*Été*, 44]), puis adhère au Parti communiste au lendemain de la guerre pour en être exclue en mars 1950. Restée fidèle à un « communisme de pensée », selon l'expression de Dionys Mascolo²¹, elle abandonne cependant tout militantisme doctrinaire, désespère de ceux qu'elle appelle les « gouverneurs » (*Été*, 11) et fait du martyre des Juifs exterminés un thème toujours plus obsédant de son œuvre.

20. Marguerite Duras, *Le Camion*, Éd. de Minuit, 1977, p. 25.

21. Dionys Mascolo, *À la recherche d'un communisme de pensée*, Fourbis, 1993. (De 1943 à 1956, Dionys Mascolo est le compagnon de Marguerite Duras.)

« Gdansk, un événement nouveau »

À la publication de la sixième livraison, la chronique journalistique de *L'Élé 80* prend un tour inattendu. C'est avec une très longue phrase que s'ouvre l'article du mercredi 20 août :

Tout d'abord, apparemment, rien de nouveau n'est arrivé ces jours-ci, rien que le passage du temps, le meurtre, et la faim, et l'Iran, l'Afghanistan, et puis, peu à peu un événement nouveau émerge de la durée des jours, il a lieu au plus loin de nous, très loin, en Pologne, c'est la grève calme des ouvriers du chantier naval de Gdansk. (*Élé*, 53)²²

Ainsi le *passage du temps*, réglé pour Duras sur la violence continue de l'histoire, découvre un *événement nouveau*, marqué par l'un des caractères que l'auteur toujours célèbre, celui du refus. C'est en Pologne, à Gdansk, que cet événement a lieu : dans un pays en pleine agitation sociale depuis plusieurs semaines, le jeudi 14 août à 5 heures du matin, les 17 000 ouvriers des chantiers Lénine se mettent en grève à la suite du licenciement d'une des leurs.

Dès le lendemain, le 15 août, la chronique est en panne : « [...] je ne fais rien que regarder le jour qui passe, dormir, ne pas pouvoir travailler », explique-t-elle, jusqu'à ce qu'elle comprenne que « devant les pages blanches de la grève de Gdansk », elle est dans le « bonheur » (*Élé*, 56, 59, 60). Tel « un phare qui éclairerait la grande décharge nauséabonde du socialisme européen », la lumière « révolutionnaire » de Gdansk illumine Marguerite

Duras (*Élé*, 65, 60). Il lui faut cependant partager cet état, parler « avec quelqu'un » (*Élé*, 60). L'opérateur des Renseignements téléphoniques à qui l'auteur demande le numéro des Lignes aériennes polonaises fera l'affaire :

Un jeune homme répond presque aussitôt [...]. Il me demande si j'ai peur pour Gdansk. J'hésite et je dis que non, je ne dis pas que la réussite ou l'échec de la grève de Gdansk m'est indifférent. Je dis que je suis heureuse que cela ait eu lieu. [...] Je commence à écrire le texte pour *Libération* [...] (*Élé*, 60-61)

Duras se dit heureuse que Gdansk *ait eu lieu*. Au lieu de décrire cet événement comme un avènement, elle le rejette immédiatement dans le passé et en fait un accomplissement. Or, en ce vendredi 15 août 1980, il ne s'agit là que du déclenchement d'un processus, dont l'issue est encore tout à fait incertaine. Envisagée comme résultat, Gdansk devient un point de rupture, et trouve, comme tel, une inscription immédiate dans la réalité. Très vite, tout semble changé : « Gdansk est déjà dans l'avenir. Et même si elle échoue et qu'on la massacre et que coule son sang, elle *aura eu lieu*, elle est indéfaisable [...] » (*Élé*, 73, je souligne), commente Duras, alors que dans cette huitième chronique elle rapporte la signature des accords de Gdansk du 31 août qui ouvrent aux citoyens polonais de nouvelles libertés politiques.

Dans les histoires que Marguerite Duras raconte – et il faut bien comprendre que dans cet univers

22. Est-ce ici un écho de la une du *Monde* du 17 août 1980 qui titrait l'article de son correspondant étranger, Bernard Guetta, « Et maintenant Gdansk, inquiétante de calme dans la révolte » ?

« il n'y a pas d'histoire en dehors de l'amour²³ » –, bien peu d'avenir est offert à ses personnages. Tels des « sursitaires », ils repoussent éternellement l'événement qui aurait modifié leur existence : d'Anna (*Le Marin de Gibraltar*) à Elizabeth Alione (*Détruire dit-elle*), en passant par Sara (*Les Petits Chevaux de Tarquinia*), Maria (*Dix Heures et demie du soir en été*) ou Anne Desbaresdes (*Moderato cantabile*), toutes renoncent au grand amour. À moins que, d'une autre manière, ces personnages de femme ne soient les « survivants » d'un événement traumatique et se retrouvent condamnés, comme la Française d'*Hiroshima mon amour*, Lol V. Stein, la mendiante du *Vice-Consul* ou Aurélia Steiner, à rejouer la perte originaire, sidérés par leur « amour mort²⁴ ». On voit que si l'événement est rupture, il est surtout entrave. Il constitue un obstacle au déroulement d'une histoire ainsi arrêtée. Le récit piétine dans la redite ou s'immobilise dans l'attente. Dans ce cadre, le présent ne compte guère : il n'est pas considéré comme une force ou un moyen du changement. Si l'événement survient, le voici *toujours déjà accompli*. Pour Gdansk aussi, il semble que l'avenir appartienne déjà au passé. Dans un entretien datant de l'automne 1980, Duras suggère :

Gdansk, la révolte de Gdansk... c'est la légende, enfin déjà.²⁵

Au sein des chroniques de *L'Été 80*, Gdansk a désormais l'exclusivité. Jusqu'au 17 septembre, date à laquelle paraît la dixième et dernière chronique, Marguerite Duras ne nous donne plus aucune nouvelle du monde. Et quant à rendre compte de Gdansk, c'est-à-dire, pour l'écrivain, quant à « voir Gdansk », il lui faut trouver moyen d'établir le dialogue avec ce qui représente pour elle « cette armée désarmée, calme et seule, celle de l'Histoire » (*Été*, 74). Elle, qui ne manque jamais de rappeler ses lectures de Michelet²⁶, donne la parole à ce lointain Absent à l'occasion d'une longue prosopopée où l'histoire se trouve personnifiée : « Aviez-vous le droit de demander des salaires meilleurs ? Non, on nous massacrait. Aviez-vous le droit d'écrire ce que vous vouliez ? Non. De lire ce que vous vouliez. Non » (*Été*, 74), etc. Au « vous », qui à la huitième chronique l'a rejointe aux Roches Noires – un certain Yann Andréa, à qui Duras dédie le volume publié à l'automne –, l'auteur dira :

Sur Gdansk j'ai posé ma bouche et je vous ai embrassé. (*Été*, 97)

23. Marguerite Duras, *Le Camion*, p. 40.

24. « Sursitaire », « survivant » : les termes sont de Duras. Voir Marguerite Duras, Xavière Gauthier, *Les Parleuses*, Éd. de Minuit, 1974, p. 58 ; Marguerite Duras, *Les Yeux verts* [1980], Éd. de L'étoile, 1996, p. 16. « Mon amour mort est un ennemi de la France », explique au Japonais la Française d'*Hiroshima mon amour* [1960], Gallimard (Folio), 1977, p. 97.

25. Jean Pierre Ceton, *Entretiens...*, p. 54.

26. « Les grandes lectures de ma vie, celles de moi seule [...]. C'est Michelet. Michelet et encore Michelet, jusqu'aux larmes. » Dans Marguerite Duras, *Écrire* [1993], Gallimard (Folio), 2005, p. 35.

Dans *L'Été 80*, la jeune fille donnait rendez-vous à l'enfant aux yeux gris à sa majorité « dans douze ans ici près de la mer » (*Été*, 85). Avec *Yann Andréa Steiner*, paru l'été 1992, nous y voici exactement. Nous nous trouvons de nouveau auprès de nos deux sursitaires, mais le temps n'a pas passé : l'enfant a toujours six ans et les véritables retrouvailles sont de nouveau repoussées :

Elle lui dit que lorsqu'il aura seize ans, [...] il pourra venir, qu'elle sera là à cet endroit ici de la plage mais à une heure plus tardive, vers minuit.²⁷

En fait d'être retardée, la rencontre est d'ores et déjà périmée, puisque c'est « dans dix ans, le 30 juillet 1990, minuit²⁸ » qu'il devra venir, lui annonce la jeune fille de *Yann Andréa Steiner*. Encore une histoire de rendez-vous manqué avec son histoire.

Et Gdansk, qu'est-elle devenue, douze ans plus tard ? Dans *Yann Andréa Steiner*, qui n'a plus rien d'une chronique journalistique, l'actualité a tout entière disparu. La présence, fugace, de Gdansk y demeure toutefois.

Août 1980. Gdansk./Le port de Gdansk. Devenu pour le monde entier la souffrance des peuples envahis parce que pauvres et seuls./ [...] Seule comme cet enfant. Captive. Strangulée par le fascisme endémique de la Germanie Centrale.²⁹

27. Marguerite Duras, *Yann Andréa Steiner* [1992], Gallimard (Folio), 2001, p. 75.

28. *Ibid.*, p. 80.

29. *Ibid.*, p. 90.

30. Tacite, *De Origine et Situ Germanorum*, généralement traduit en *La Germanie*, écrit en 98.

31. François Hartog, « La temporalisation du temps : une longue marche », dans Jacques André, Sylvie Dreyfus-Asséo, François Hartog (dir.), *Les Récits du temps*, PUF, 2009, p. 11.

32. Marguerite Duras, *Yann Andréa Steiner*, p. 113.

Duras nous avait avertis :

Gdansk... c'est la légende [...]

Gdansk a perdu son ancrage historique, et son éclat, elle qui était « illuminante comme le désir » (*Été*, 64). Elle a rejoint un ordre subjectif du temps, celui des ténèbres de l'histoire. Gdansk devient pour Marguerite Duras le lieu victimaire où l'exercice des deux impérialismes totalitaires, nazi et soviétique, s'accorde. La palme revient à l'Allemagne toutefois : empruntant le mot de Tacite³⁰, si ancien qu'il en devient intemporel, l'auteur de *Yann Andréa Steiner* fait brutalement de ce pays la patrie du fascisme.

Politique, mais pas historienne, Marguerite Duras « ignore la différence des temps³¹ », pour parler comme François Hartog, mais il reste difficile de dire que c'est au nom du présentisme qu'elle le fait. Inaccompli, le présent est rejeté dans le passé, quand le futur est associé à une espérance qui reste celle de l'anéantissement, ferment d'une possible renaissance. Peut-être est-ce l'une des manières de comprendre que, dans *Yann Andréa Steiner*, on lise :

Je ne sais plus rien de la différence entre les hommes de Gdansk et les hommes de Dieu.³²